

CZU: 81-11:81'22:165

Anthropogénie des langues-cultures (Henri Van Lier). Approche, théorie et/ou paradigme ?

Victor UNTILĂ

Université Libre Internationale de Moldova

The philosopher and semiologist Henri Van Lier (1921-2009) has not gained wide renown yet in the academic world. Although accepted by some researchers and criticized by the others, he passes for an extraordinary awakener of ideas at the current stage of the human cognition. Being the founder of the *anthropogeny* – the continuous formation of Homo as « état-moment d'univers » [tr. moment-state of the universe], the philosopher elaborates through his massive work a modern synthetic theory of the human evolution (rightly or wrongly called *neo-Darwinism*). Relying rather on the systematic than systemic exploration of the 4 elements – *space, time, sign* and *presence* – he foresees in the evolution of the prehistoric races and humankind a mandatory global order: *world 1, world 2* and *world 3*. These three worlds might be summarized by way of the following words: *within, before, along with*. Thus, *homo sapiens sapiens* and his objects have their place first of all *within* the nature (*world 1*), then he is placed *before* its objects and the nature (*world 2*), and nowadays he has its place *along with* its objects (in a synergistical manner).

The philosopher himself considered the anthropogeny as “a missing foundation of the human sciences”, which fact is echoed in the current trends of the « troisième régime de science » [tr. “third-regime science”] (Demorgon). In his opinion, the combination of the opposites is indispensable for the comprehension of the Reality, since “the real world is inseparably human and mundane, inseparably emotional and cognitive. Or it can also be incomplete”. Against this background, we shall try to find out in the course of our research whether the anthropogeny of Henri Van Lier – centred on « l'animal signé » [tr. the signed animal], « les théories d'homo du fait de ses langages » [tr. the theories of homo based on his languages] and the « destins-partis d'existence » [tr. fate-countries of existence] – constitutes a new approach, a new theory and/or paradigm of the human language or such anthropogeny has the duty to “found” and/or supplement the current linguistic theories and paradigms.

Keywords : *Henri Van Lier, anthropogeny, evolution, systematic exploration, « troisième régime de science »* [tr. “third-regime science”], « *l'animal signé* » [tr. the signed animal], « *les théories d'homo du fait de ses langages* » [tr. the theories of homo based on his languages].

*Le langage est une partie de la totalité humaine,
mais la totalité humaine se trouve contenue dans le langage (note1)
/Edgar Morin/*

1. Le langage à la croisée des approches, méthodes et paradigmes

« La connaissance du langage humain reste notablement éparpillée, connaît des avancées mais aussi des points d'ombre ». Cette constatation a été faite durant les travaux du Congrès Mondial de la Linguistique Française (CMLF) de 2008. Le grand forum linguistique a mis en relief au moins trois tendances unificatrices dans la connaissance du langage et de l'opposition langage-réalité :

- la *linguistique polyphonique* avec les paradigmes de la polyphonie en discours (O. Ducrot) ; le *dialogisme* (J. Bres) et la *praxématique* (Nølke, Dendale) ;
- la *linguistique cognitive* (C. Fuchs, F. Recanati) qui, pour en sortir de leur „dilemme”, insistent sur une articulation plus explicite de l'architecture fonctionnelle avec celle neuronale du cerveau. L'enjeu cognitif est évident : c'est au plan de la représentation par la langue que se situerait „la pensée pensée” inscrite de façon déterministe et mécaniste dans l'esprit humain, cependant que la „pensée pensante” se jouerait au plan de l'expression construite en discours par le sujet parlant ;
- l'*interactionnisme socio-discursif* (J. P. Bronckart) récuse toutes les formes de dualisme issues de l'opposition double cartésienne *âme/pensée vs corps/objet* et propose la constitution d'une gnoseologie humaine dans une perspective à la fois moniste, évolutionniste et interactive dans une fusion des capacités cognitives antérieures et primaires et celles communicatives. Le groupe LIGC (Logique et Interaction : vers une Géométrie de la Cognition) par leur représentants J. B. Joinet et S. Tronçon proclament dans le Programme de l'Interactionnisme Logique une philosophie interactionniste de la rationalité en assumant une ontologie opérationnelle et une épistémologie qui vise le „dialogue” des processus d'évaluation pendant l'objectivation de la dynamique rationnelle au centre de l'interface *réel-rationnel*.

Dans une publication antérieure (note2) nous avons souligné que la philosophie en général, et celle du langage en particulier, à partir des années 90 du XX siècle est en train de reconsidérer le *logos* (langage et pensée) humain en tant que « matrice des sciences humaines » (root paradigm) qui « participe à la révolution sémiotique du monde actuel » (Baudrillard) lançant le projet de refondation et en

proposant le concept d'interdépendance au centre de l'interface dynamique *réel-rationnel-relationnel*. Ainsi, vu le fait de la texture ouverte et fluide de la réalité et que le langage est la manifestation primaire de l'*altérité* de l'*être avec autrui* les divers projets paradigmatiques et épistémologiques prévoient :

- un nouveau mode synthétique-intégratif de pensée, fondé sur des concepts intégrateurs et des disciplines intégratives : théories de l'information, théories des systèmes, théories des „réseaux d'information vivants”, biosémiotique et neurosciences, intelligence artificielle, (néo)sémiotique existentielle etc.
- une resémantisation des méthodes, règles et standards de rationalités pour aborder simultanément les aspects structuraux et les aspects dynamiques.
- un déplacement d'accent de l'atomisme à l'holisme, de la contemplation-représentation à la construction-conjonction. Ainsi, la discontinuité, la non-séparabilité, la complexité, la perception polytrope de la Réalité et de la pensée, la complémentarité, la co-relativité, la conjonction des contraires, le holisme, la transdisciplinarité, la systémologie, etc. ont généré après 1950 des approches et/ou des paradigmes sous la marque de l' « énergétisme trialectique » (S. Lupasco), de l' « Unique Vivant Évolutif » (Van Lier), de l'« Univers de flux » (Joseph Margolis), de l'« antagonisme adaptatif ensembliste » J. Demorgon), de la « complexité ouverte » (E. Morin) etc.

Bref, on est en présence d'une *philosophie du transformat* (voir Faye) centrée sur *l'histoire, l'évolution, et la transformation des concepts* ; une sorte de globalisation et intégration des problématiques épistémologiques – caractéristique majeure de la modernité intellectuelle récente. Or, l'idée d'une pensée décontextualisée, réductionniste, vue par le coté, hors de ses conditions d'émergence, de production et d'expression constitue précisément l'enjeu actuel de toute réflexion sur le langage.

Ainsi, dans la recherche linguistique actuelle on pourrait délimiter trois paradigmes épistémologiques distincts :

- a) connaissance internaliste (élaboration interne) du langage, ce qui contribue à une connaissance, à un état des lieux synchronique du langage et/ou des langues
- b) connaissance intégraliste, systémique qui essaie un interconnexionisme socio-culturaliste, qui établit des liens interdisciplinaires;
- c) le naturalisme linguistique (externalisme) contrairement au paradigme culturaliste essaie de réconcilier l'opposition et les deux modes distincts d'évolution des hominiens qui opèrent au sein d'un « unique Vivant » et d'un même Cosmos fini, dans lequel toute entité trouve sa place hiérarchisée.

2. L'origine du langage : vaine quête du Graal ?

Où ? Quand ? Comment ? Pourquoi ? Telles sont les grandes questions, étroitement liées entre elles, auxquelles les recherches sur l'origine du langage s'efforcent encore aujourd'hui d'apporter des éléments de réponse (voir Hombert et all.).

Le questionnement sur l'origine du langage/des langues a été un objet de spéculations séculaires aussi bien mythiques que rationnelles. Chez les anciens Grecs les spéculations visaient plutôt la nature (*phusei* ou *nomos*) du langage que la véritable origine du langage, au sens chronologique et/ou biologique du terme. Les Lumières débattaient avec ardeur sur le sujet, tandis que pour Kant (1724-1804) le commencement de nos connaissances (l'expérience), ne se confondait pas avec leur origine, qui est la structure transcendantale de l'esprit, donc le commencement anthropologique du langage ne nous apprend rien sur son origine.

Le sujet a parfois généré des interdictions quand la Société linguistique de Paris (1866) n'admettait aucune communication concernant, soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle. Le linguiste ne doit s'occuper que de la langue formée et de son évolution en diachronie et de montrer le fait que le langage était une institution créée par l'homme et non un objet extrahumain – décréait l'interdiction. Il est vrai que son Secrétaire, en 1900, M. Bréal écrivait dans le *Bulletin de la Société de linguistique* que le jour où la linguistique laisserait rayer les questions d'origine du langage de son programme elle ferait l'effet d'une science découronnée.

Claude Lévi-Strauss (1908-2009), fondateur des sciences de l'homme, érige la question des origines du langage en question par excellence dont la réponse permettrait d'expliquer ce qu'est la culture et comment elle fit son apparition.

La grande aventure évolutionniste des hominiens commença il y a 7 millions d'années et portait un caractère discontinu par l'apparition successives de nouvelles espèces : *habilis*, *erectus*, *sapiens* et la disparition des précédentes. Cette évolution continue de l'hominien suit un antagonisme adaptatif d'un primate et une dialogique implicite « entre-développant la domestication du feu, bipédisation, manualisation, verticalisation du corps, cérébralisation, juvénalisation, complexification sociale, processus au cours duquel apparaît le langage proprement humain... » (Morin, 30).

Que le langage soit le produit d'une lente évolution, même marquée par des épisodes d'accélération, voilà qui suscite chez beaucoup une certaine perplexité. L'idée même d'une histoire évolutive du langage, conforme au moins dans ses

premiers chapitres au schéma darwinien, oblige à modifier considérablement, en effet, l'usage ordinaire que nous faisons de plusieurs concepts, au premier chef celui de langage mais aussi ceux de pensée et de symbolisme, voire celui d'homme, et à bousculer maintes habitudes théoriques solidement implantées dans la tradition des sciences humaines.

L'apparition pleine et entière de cette faculté, au sein de notre espèce, a requis d'assez lourdes conditions biologiques qui ne furent certainement pas réunies en quelques dizaines de milliers d'années, c'est-à-dire d'un coup à l'échelle des temps paléontologiques.

On désigne par langage naturel le langage parlé par les hommes, apparu, selon les données qui circulent, entre 200 000 ans et 50 000 ans avant notre ère. Il est détaillé par *l'histoire des langues [wikipédia]*. Après 2 millions d'années de gestation par l'*Homo erectus*, qui a pris la suite de l'*Homo habilis*, l'homme moderne, appelé *Homo sapiens*, est apparu par la conjonction de nombreux facteurs :

- ☞ La maîtrise du feu (environ 500 000 ans avant notre ère), qui a permis d'alimenter un cerveau de taille croissante (au-dessus de 500 cm³) ;
- ☞ L'*altricialité* secondaire, qui a permis au nourrisson de passer de 60 % du cerveau à la naissance à moins de 25 % et d'atteindre, après 10 ans de maturation, des volumes de cerveau de 1 400 cm³ et plus ;
- ☞ La préexistence d'une protolangue chantée par l'un des prédécesseurs de cette race, l'*homme de Neandertal*, né il y a environ 400 000 ans, et qui, d'après les connaissances actuelles, ne possédait pas de syntaxe ;
- ☞ une mutation génétique de plusieurs gènes dominants, qui ont développé la capacité cognitive, dont celui dit de la parole *FOXP2*. Il faut noter que le gène *FOXP2* prend des formes variables selon les espèces. Ce gène, dans la forme humaine, a donné la capacité à l'homme de passer des mots à la syntaxe (ce facteur n'est pas suffisant en lui-même, car il existe chez d'autres espèces sans donner naissance à la parole. Nous ne savons pas si les différentes formes de gène sont identiques). Il faut mentionner que ces gènes seraient à l'origine de la maturation de l'aire de Broca et de l'aire de Wernicke (voir à ce sujet la théorie de Jean Pierre Changeux) ;
- ☞ l'augmentation continue de la masse de l'encéphale depuis l'*Homo habilis* jusqu'à l'*Homo sapiens* ;
- ☞ le redressement du pharynx, qui a permis la vocalisation plus poussée de la parole.

Considérée la « huitième transition majeure de l'évolution » (note3), l'épigénétisme du langage des hominiens distingue le commencement (question empirique) de l'origine (appréhension rationnelle) d'un phénomène.

La réflexion linguistique tout au long du XIX^e siècle cherchait des analogies capables de fonder ses démarches et l'appareil notionnel. L'apparition de l'ouvrage *De l'origine des espèces* (1859) de Charles Darwin (1809-1882) a révolutionné la biologie et la science en général. Le savant a vu de son vivant la théorie de l'évolution acceptée par la communauté scientifique et le grand public, alors que sa théorie sur la sélection naturelle a dû attendre les années 1930 pour être généralement considérée comme l'explication essentielle du processus d'évolution. Sous une forme modifiée, la théorie de Darwin restera le fondement de la biologie et une inspiration des théories réappropriées car elle explique de façon logique et unifiée la diversité de la vie et de son évolution.

Toute la biologie scientifique est structurée autour de l'idée d'évolution, c'est à dire que la multitude des espèces est pensée comme étant le résultat d'une radiation (= diversification) à partir d'espèces ancestrales. La structuration taxonomique revient depuis cette découverte à une structuration généalogique. L'enracinement biologique de l'homme et son évolution comme espèce est inévitable. Mais le biologisme moderne, de type évolutionniste, n'entre pas sans résistance dans la philologie. Tout au contraire, il se heurte à des présupposés théoriques de toute sorte qui sont inspirés, à leur tour, d'autres domaines conceptuels. Darwin lui-même reconnaissait que la langue atteint son objectif quand elle est « utile », c'est-à-dire quand elle remplit sa fonction sociale et culturelle. Il souligne aussi que cette utilité peut s'accomplir par des emprunts linguistiques et que l'évolution des langues se produit massivement sous l'effet d'impératifs culturels et d'événements historiques. Ainsi, Darwin décrétait le langage dans son *rapport à la vie* et non pas *en tant que vie*. Il ne partage pas la conception d'une évolution linguistique purement naturelle, mais confère un poids important à « l'usage » déjà mis en avant par Humboldt.

En linguistique, on utilise également le terme d'évolution pour décrire la façon dont les langues changent et aussi se diversifient. La multitude des langues est également le résultat de la diversification à partir d'un nombre moins grand de langues plus anciennes (donc possiblement une seule au départ). Les langues sont d'autant plus proches qu'elles sont apparentées de façon proche et toute la taxonomie des langues revient aussi à reconstituer cet arbre de parenté. Darwin, qui ignorait les phénomènes d'emprunt, de métissage et surtout de substitution linguistique, pensait en fait que reconstituer l'arbre des langues, c'était reconstituer de fait l'arbre des peuples, hypothèse dont la justesse globale a été amplement démontrée par les célèbres travaux de Cavalli-Sforza (voir Cavalli-Sforza).

Dans ce qui suit, voyons un peu la position de quelques linguistes marquants du XIX^e siècle envers le paradigme évolutionniste qui dominait la connaissance.

Wilhelm von Humboldt (1767-1835), qui n'a pas connu de son vivant la théorie de Darwin est le « linguiste de grande classe aux intuitions de génie » qui visait dans ses travaux une dimension universelle du langage, une ontologie idéale et indivisible de la langue. Ainsi, il mobilise des catégories biologiques identiques : l'autonomie, la spontanéité, la régulation et l'adaptation. Même s'il parlait d'une évolution interne du langage, utilisait un schéma ternaire qui prend en compte l'influence transformatrice des facteurs externes :

1. phase initiale – construction organique, c'est-à-dire l'irruption de la conscience et de l'intentionnalité et d'autres facultés chez les premiers hominiens suite à un phénomène évolutionniste ;
2. phase de la transformation, consolidation et d'équilibre ;
3. phase de l'élaboration interne, proprement dite des langues humaines.

La corrélation entre langage et pensée est, chez Humboldt, explicitement dénuée de déterminisme biologique. Le langage, selon lui, est toujours une manifestation de l'esprit humain et est donc subordonné à son travail. L'évolution linguistique est par conséquent l'expression d'une activité humaine (de l'agir) et non pas une loi mécanique naturelle.

August Schleicher (1821-1868) était le premier à produire un *arbre historique* des langues indo-européennes et les *règles de mutation phonétiques*. Etant le contemporain de la théorie de Darwin il inscrit la recherche philologique dans une pensée darwinienne. Il établit des parallèles théoriques et méthodologiques entre la théorie de Darwin et la philologie, dans lesquels les langues sont décrites comme des organismes naturels soumis à des lois de métamorphose évolutionniste et dont on peut retracer l'évolution dans des schémas, à l'image de cet arbre généalogique des langues indo-européennes. Selon lui les langues indo-européennes seraient ainsi issues d'une souche de « pondération lumineuse », c'est-à-dire reposant sur la raison, les autres groupes linguistiques – y compris la langue sémitique très estimée – émaneraient d'une « torpeur animale ». Schleicher rejoint ici une pensée hégélienne : l'esprit ne peut pas à la fois se former et se montrer au travail. Il constitue d'abord ses formes symboliques, essentiellement le langage, ensuite il se manifeste à l'œuvre dans l'histoire.

August Schleicher considérait (en 1863) l'étude du langage, comme une science naturelle. Les langues, affirmait-il, sont des organismes naturels qui, en dehors de la volonté humaine et suivant des lois déterminées, naissent, croissent, se développent, vieillissent et meurent.

La subordination de la linguistique au « schème intuitif de l'organisme » a suscité autant de ralliements enthousiastes que de réfutations immédiates. En effet,

le mot est un « être vivant » qui naît, vit et meurt par le triomphe d'un vocable concurrent, plus « fort » ou « doué d'une vie plus intense ». Ainsi, la lutte vitale s'applique au vocabulaire comme aux êtres animés.

Dans son ouvrage célèbre, « La vie des mots étudiée dans leurs significations » (1887), Arsène Darmesteter (1846-1888) voyait l'histoire des langues obéir aux lois mêmes de croissance et de modification des végétaux et des animaux et le lexique, soumis à la « concurrence vitale », prospérer puis disparaître sans retour dans la victoire des synonymes ou la désuétude. Abel Hovelacque (1843-1896) – linguiste-anthropologue croyait de même.

La linguistique évolutionniste repose sur quelques principes clés du naturalisme : observation et récolte des « faits », méthode comparative, typologie, classement et nette orientation nomologique. Il s'agit, dans tous les cas, de dégager l'axe central d'un développement en manifestant des scissions, de l'« embryogénie » du langage jusqu'à ses accomplissements flexionnels et analytiques.

La théorie de Schleicher est donc une partie intégrante d'une pensée du darwinisme social alors en vogue, qui n'est plus darwinienne. La théorie de l'évolution de Schleicher est en dernière instance une théorie de la civilisation. Elle postule déjà la victoire européenne dans la « lutte pour la vie » (Kampf ums Dasein) des formes intellectuelles de l'humanité. La pensée linguistique de Schleicher est la manifestation d'un naturalisme fortement idéologique. En revanche, l'arbre généalogique de Schleicher, lequel considère les langues comme des organismes naturels, exclut la possibilité de l'interaction des langues ; les branches se détachent, elles ne se croisent pas.

On connaît la radicalisation de l'évolutionnisme en trois étapes :

- 1) autour de 1800, Lamarck voyait l'évolution, comme le résultat d'une sorte d'adaptation active,
- 2) autour de 1850, Darwin voyait l'évolution, comme le résultat de trois étapes : a) une variation spontanée, b) une sélection des variétés viables, c) une adaptation consécutive au milieu ;
- 3) autour de 1950, l'évolution devient « buissonnante ». Elle obéit à des effets quantiques. Elle répond en effet à des exigences multiples (anatomiques, physiologiques, comportementales, groupales, individuelles) qui excluent les myriades de variations intermédiaires.

La théorie moderne de l'évolution, également connue sous le nom de *synthèse moderne de l'évolution*, (synthèse de diverses théories *biologiques* du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle) constitue le socle de toutes les sciences de la vie. Elle tire sa force de plusieurs disciplines, incluant l'archéologie, l'anthropologie, la

biologie, l'écologie, la génétique, la paléontologie et la primatologie, la neurobiologie, la psychologie évolutionniste, la sociobiologie, la dynamique des systèmes, la théorisation de modèles, la sociologie historique et la sociologie de l'évolution. L'un de ses fondateurs, Edward Osborne Wilson lui donnait pour objectif d'intégrer les sciences sociales dans la *théorie évolutionniste néo-darwinienne*. En sa qualité de *synthèse*, elle fait appel à un vaste rassemblement des *savoirs* sur l'*évolution des espèces*. Elle interpelle tant les sciences de la vie que les sciences exactes, humaines *et* sociales.

Ce qui est à retenir, est que cette synthèse ne retient donc comme mécanismes acceptables de l'évolution que des *mutations* aléatoires du patrimoine génétique et une *sélection naturelle* de différences dues au hasard.

À la fin du XXe siècle ce sujet réapparaît en force et les théories se mirent à pulluler. Sa réapparition provient de l'émergence de nouveaux domaines d'études : recherches éthologiques, données nouvelles sur les bases anatomiques et neurobiologiques du langage, preuves indirectes issues de la préhistoire, l'archéologie et la paléanthropologie expérimentale, la *paléontologie*, la *psychologie*, la *biologie moléculaire*, la (socio)biologie, etc. La coordination de ces recherches permet désormais de dessiner des scénarios sur l'émergence du langage au cours de l'évolution et d'envisager des réponses.

Deux opérations distinctes de la nature sont donc à l'œuvre dans la genèse du langage et des langues. D'une part, la poussée vitale, exprimée par des « tendances » organiques à la complexification, nuance la gradation régulière des types morphologiques selon un plan commun et exclut, de fait, la variabilité aléatoire ou désordonnée. D'autre part, la réalisation du plan subit des perturbations sous l'influence des circonstances de milieu (mereupouries). Les langues seront en conséquence plus ou moins « fortes » et le recul des unes se trouve compensé par l'expansion des autres.

Le linguiste Lucien Adam (1833-1918) qui a connu l'apparition et l'expansion de la théorie de Darwin évoque en 1882 un péril auquel il faut parer, en maintenant, contre les entreprises de l'anthropologie et du darwinisme, *l'absolue indépendance de la linguistique*. Adam soupçonne dans tous ces écrits une stratégie d'accaparement qui finirait par brouiller la carte des spécialités patiemment dessinée par l'érudition.

En vérité, la linguistique dite « naturaliste » accueille des créationnistes décidés comme Max Muller (1823-1900) ou Honoré Chavée (1815-1877), anthropologue et linguiste belge et de nombreux libres penseurs, des polygénistes et des monophylétistes, des partisans des variations finalisées sur un plan d'expression ou sur un plan strictement morphologique de dérivation, des monistes et des

dualistes, des tenants du « germe vivant » ou du cri animal, des pourfendeurs d'étymologies et autant de défenseurs de la philologie classique, des idéologues et des techniciens qui, pour la plupart, communieront dans les attendus de la concurrence vitale et de la « botanique du langage ». Pour Jacob Grimm (1785-1863) il existe une distinction essentielle entre les sciences naturelles et la linguistique. Le langage retrace notre histoire, il n'est pas inné ni révélé. Le linguiste traite d'un sujet humain dont la formation se présente successive et non instantanée. Le langage ne se conduise comme un organisme : il est, en effet, « naissance de l'homme, engendrement de l'espèce » en état constant d'évolution.

D'évidence, la biologie et la linguistique organiciste se renforcent l'une l'autre, en bénéficiant d'un coefficient de valorisation croisée et l'apport des divers chercheurs doit être considéré à l'aune de cette valorisation pénétrante et systématique.

3. « Anthropogénie » – précis terminologiques

Le philosophe belge francophone Henri Van Lier (1921-2009) est peu connu encore dans les milieux académiques, mais son « œuvre colossale mérite d'être envisagé avec la plus grande humilité et respect » (note4) même si « ce Pic de la Mirandole des temps modernes est regardé avec la plus grande suspicion par la foule des spécialistes qui constitue la communauté scientifique moderne » (note5). Il passe pour un formidable éveilleur d'idées à l'étape actuelle de la connaissance humaine.

Fondateur de l'*anthropogénie* – constitution continue d'Homo comme « état-moment d'univers », le philosophe élabore par son œuvre colossale une théorie synthétique moderne de l'évolution (appelée, à tort ou à raison, néodarwinisme). Centré plutôt sur l'exploration systématique que systémique des 4 éléments : *l'espace, le temps, le signe et la présence* (conscience – apparition sans être descriptible) il entrevoit dans l'évolution des hominiens et de l'humain un ordre global obligatoire : *monde 1, monde 2 et monde 3*. Ces trois mondes pourraient être résumés en trois mots : *dans, devant, avec*. Ainsi, *homo sapiens sapiens* et ses objets sont d'abord *dans* la nature (*monde 1*), ensuite il est *devant* ses objets et la nature (*monde 2*), et aujourd'hui il est *avec* ses objets (en synergie).

Le philosophe lui-même considérait l'anthropogénie « un fondement manquant des sciences humaines », fait qui trouve écho dans les tendances actuelles du « troisième régime de science » (Demorgon), en posant la conjonction des contraires comme indispensable à la compréhension de la Réalité, or « le réel est inséparablement humain et mondain, inséparablement affectif et cognitif. Ou bien il est incomplet ».

En termes rudimentaires, l'anthropogénie pourrait être définie comme science qui s'intéresse à l'évolution et à la création de l'espèce humaine » ou somme des savoirs actuels sur l'évolution de l'homme, depuis l'émergence de ses premiers ancêtres aux acquis les plus récents et les plus pointus en art comme en science.

C'est Ernest Haeckel qui a créé le terme « anthropogénie » en 1874, dans un cadre d'embryologie comparée. Dans ce sens, « anthropogénie » est synonyme d'anthropogénèse. Jean-Pierre Changeux, dans le chapitre VIII de son livre « L'Homme neuronal » 1982, utilise aussi le terme d'anthropogénie.

Pour Henri Van Lier, l'anthropogénie pose une question plus large mais simple : en quoi Homo, dont la biologie et la paléanthropologie nous ont montré l'animalité, en particulier celle d'un mammifère et d'un primate, se singularise parmi les animaux, et parmi tous les autres états-moments de l'Univers ? Le philosophe, lui-même, considérait l'anthropogénie une discipline post-darwinienne qui s'impose comme un projet à la fois uni et résolument ouvert, un fondement manquant des sciences humaines. Le philosophe se base sur un support de connaissances vastes : paléanthropologie, biologie, neurologie, archéologie, physique, mathématiques, philosophie, sémiologie etc.

Dans ce cadre d'idées, nous allons nous demander dans notre recherche si l'anthropogénie de Henri Van Lier, qui s'est penché beaucoup sur « l'animal signé » et « les théories d'homo du fait de ses langages » suivant les « destins-partis d'existence » constitue une nouvelle approche, théorie ou paradigme du langage humain ou elle a le devoir de « fonder » et/ou compléter les théories et les paradigmes linguistiques les plus actuels.

4. Co(n)texte épistémologique de l'anthropogénie

Pour éviter les longues spéculations savantes, véhiculées dans la littérature de spécialité, nous allons faire référence à des ouvrages pertinents sur le retour du naturalisme, surtout ceux de Sylvain Auroux (voir la bibliographie) en résumant ici quelques idées clefs du contexte épistémologique de l'apparition de l'anthropogénie de Van Lier.

Le premier naturalisme linguistique se profilait à une époque où le positivisme s'imposait suite à une opposition stricte de la nature et de la culture et dont le prototype était les sciences exactes. Cette opposition inaugurerait une grande révolution philosophique, celle qui va séparer la nature, domaine de la loi physique et déterministe, et la culture, domaine du droit, de l'histoire et de la liberté humaine. Qu'est-ce qui fait que quelque chose de « naturel » prend du sens ? La réponse

naturaliste revient à soutenir que le sens naît de la nature elle-même ; la réponse culturaliste propose, au contraire, que le sens vienne d'un ordre spécifique, étranger à la nature.

Au début du 20^e siècle, le combat contre le paradigme naturaliste semblait gagné avec la déclaration de Saussure que le langage est un phénomène social ; plus tard le structuralisme atteindra une formulation claire du paradigme culturaliste. Le paradigme « culturaliste » a été considérablement raffiné vers la seconde moitié du 20^e s., lorsque l'on est revenu sur la question de l'origine des langues.

On pourrait dire que cette distinction revient à assumer un dualisme entre l'ordre des faits empiriques (historiques et, éventuellement, matériels) et la sphère du sens. Quelque chose n'a de sens qu'à l'intérieur de ce qui a du sens. C'est ce qu'exprime parfaitement C. Lévi-Strauss, justement à propos de l'origine du langage : Quels qu'aient été le moment et les circonstances de son apparition dans l'échelle de la vie animale, le langage n'a pu naître que tout d'un coup. Les choses n'ont pas pu se mettre à signifier progressivement. À la suite d'une transformation dont l'étude ne relève pas des sciences sociales, mais de la biologie et de la psychologie, un passage s'est effectué, d'un stade où rien n'avait de sens à un autre où tout en possédait. Même plus, W.V. Quine présentait à Vienne au 14^{ème} Congrès International de Philosophie (1968) une conférence intitulée « L'épistémologie devenue naturelle » suggérait assimiler l'étude du langage au corps des sciences de la nature ; en dernière instance de la biologie humaine.

Les années 70 et 80 du XX^e siècle ont connu aussi un développement considérable de l'éthologie, voire de l'éthologie comparée entre les hommes et les animaux, dont certains aspects ont concerné le langage. Les progrès spectaculaires de la génétique et de la biologie moléculaire ont ouvert les vannes de discours nativistes de toutes sortes, comme à l'application de la théorie de l'évolution à l'étude de la société (la sociobiologie de Wilson 1975). Donc, comme le constate Auroux, depuis une trentaine d'années on observe une croissance des travaux, puis de domination des travaux sur l'origine des langues et du langage, période prolifique pour le philosophe Van Lier. Le retour du naturalisme se manifeste dans ces années par : l'apparition des Sociétés savantes spécialisées ; des cycles de conférences dans le monde ; le CNRS inaugure le Programme OHLL (origine de l'homme, du langage, des langues) etc. La rhétorique du débat sur le sujet se base sur 3 arguments : 1) la « révolution scientifique » - annuler tout ce qui précède ; 2) la « nouvelle synthèse » - éclater les limites disciplinaires, débordement des sciences humaines par les sciences de la nature ; 3) le « communautarisme scientifique – prédilection quantitative des chercheurs, qui dicte les sujets « importants » de la recherche.

D'autre part, l'épigénétisme en matière de langage impose le développement du thème de la circularité des origines. Cette circularité correspond au fait qu'il ne peut pas y avoir de relation de causalité (qui suppose l'antériorité de la cause sur l'effet) entre, d'une part, des faits qui relèvent de l'histoire biologique ou sociale de l'humanité, et, d'autre part, la structure du langage.

La naturalisation de l'étape actuelle n'est pas une simple trivialité, étant caractérisée par la domination de positivités de type « naturaliste » par l'implication substantielle de l'anthropologie préhistorique, des neurosciences et les sciences cognitives qui profilent le réaménagement des disciplines. En plus, une des questions fondamentale de la philosophie contemporaine reste la question de la naturalisation de l'esprit et du langage. Le dualisme ontologique impose, donc une discontinuité radicale entre la matière et l'esprit ; entre le monde de la culture et celui de la matière (inerte ou vivante). Un des thèmes majeurs de la naturalisation du langage reste l'assise biologique de l'universalité structurelle du langage humain. La vraie question de toute théorie de naturalisation est de voir si elle produit vraiment une quelconque explication sur l'origine du langage.

Il semble que l'anthropogénie de Van Lier réussit dans cette explication/explicitation en posant un problème « non saturé » auquel l'auteur propose une solution systématique qui permet de le résoudre. Le paradigme anthropogénique ne suit pas une « atomisation », une seule solution de l'objet d'étude, mais projette une unité et une continuité ontologique du langage.

5. Fondements anthropogéniques dans la genèse/évolution du langage

L'animal signé et signifiant. C'est dans « L'animal signé » (1980) que Van Lier retrace l'anthropogénie du langage humain proprement dit, fondée sur une cosmologie du signe, divisée, selon lui, en trois périodes cosmologiques :

1. 10 mds d'années : *le signal* : « au commencement était le signal... », l'origine du monde et le signal ont partie liée ; Le (big-bang) avec les caractéristiques de la période : orages, bombardements de particules, réactions chimiques, faisant et défaisant les astres et les champs d'énergie etc. ;
2. 3-4 mns d'années : apparition de la vie avec la domination du *stimulus-signal* qui comportait des actions en retour relativement stables et originales, les parts de l'informateur et de l'informé, de l'ensemble et des éléments, y étaient d'ordinaire très enchevêtrés ;
3. quelques mln d'années : l'apparition du *signe*, contemporaine de l'apparition de l'homme. Avec l'avènement du règne végétal, et plus encore du règne animal, l'information se fait précise et la réaction de plus en plus retardé et différencié. Ainsi, l'homme, un certain mammifère supérieur, a pu devenir, moyennant un organisme et un environnement particuliers, le lieu où la

signification a éclo à partir du signal et du stimulus-signal et où le signe se construisait en construisant l'homme.

Entre ces trois périodes il y a certainement une continuité, une complémentarité mais aussi un abîme. L'avènement du signe projette une condition « signée et signifiante » aux hominiens. Ne pas être tout en étant, être tout en n'étant pas – voilà le statut du signe, dont celui de la conscience réfléchie humaine ne fait que dériver. Comme suite l'homme se profile dès ses origines antagoniste et adaptatif, car il n'y a que deux façons de remplacer quelque chose au sens où la signification est un remplacement: soit par participation à ce que l'on vise, soit par l'exclusion de ce que l'on ne vise pas. Ce sont là de véritables catégories de l'anthropogénie antagoniste et adaptative où on joue avec la tension la plus fondamentale des couples oppositifs: celle du positif et du négatif, de l'inclus et l'exclu, de l'intérieur et de l'extérieur etc.

Le corps signé et signifiant ou la holosomie.

« L'être humain n'est pas un corps anatomo-physiologique, ni non plus une âme, mais les intrications d'un corps anatomo-physiologique, d'images et symboles qui donnent figure à ce corps ». Cette thèse confirme une méthode et/ou approche holosomique de Van Lier, élaborée en première dans les sciences anthropologiques et du langage qui constitue le pilier de fond de l'anthropologie. Présentons quelques exemples, tirés de « L'Anthropogénie » dans ce sens.

Le plus frappant dans le corps d'Homo est sans doute que ses articulations sont capables d'angles, entre phalangettes, phalanges, puis au poignet, au coude, à l'épaule, enfin au bassin, au genou, au pied s'appliquant au sol. Il angularise. Et parmi ces angles, certains sont droits, orthogonaux, ce qui leur donne une faculté de référence, révolutionnaire dans l'environnement. Homo a surgi dans notre Univers proche comme *l'animal angulateur, orthogoniseur et articulateur* de tout ce qu'il saisit.

Les parsecs, par lesquels nous calculons la distance des étoiles, sont encore des angles, c'est-à-dire distance stellaire, unité de longueur en astronomie. Une *unité astronomique* (ua) sous-tend un *angle* d'une *seconde d'arc*. Autrement dit, la distance à partir de laquelle on verrait la distance terre-soleil, sous un angle d'une seconde d'arc.

Les mains planes et planifiantes en symétrie bilatérale.

En concordance avec l'angulation, l'évolution d'Homo a sélectionné des *mains planes* et qui mettent en évidence leur *symétrie bilatérale*. Mais elles sont portées aussi à s'appliquer l'une à l'autre, l'une sur l'autre, l'une dans l'autre, et cela en toutes directions, semblables ou inverses. Cela engendra le nombre et

l'arithmétique, la figure et la géométrie ; possibilité de mathématiser toute forme, inanimée ou vivante.

Durant la troisième période cosmologique l'hominien s'est doté d'une colonne vertébrale assez verticale pour que ses membres antérieurs deviennent des mains, douées de l'opposition du pouce aux quatre autres doigts. Or, la main ainsi placée et construite manipule, c'est-à-dire qu'elle remplace, déplace, assimile, juxtapose, imbrique, pèse et mesure ressemblances et différences, et aussi joue, fait jouer. Elle aide également à mettre les choses à une distance moyenne de l'organisme, devant lui, en une sorte de disponibilité à l'expérimentation. Pris dans cette activité de perpétuelle redistribution latérale et frontale, de jeu, de décalage, les instruments déjà connus de l'animal durent avoir tendance à s'organiser en petits systèmes mobiles et partiellement arbitraires, c'est-à-dire en outils. La main trace, et pour autant elle a certainement favorisé aussi l'apparition de certains désignants, lorsque sa trace, sur le sol, meuble ou la paroi humide, s'est répétée et différenciée. Et, seule ou avec le bras, elle peut aisément indiquer, ce qui est une façon rudimentaire de désigner.

La bouche, qui jusque-là avait pour tâche de broyer et déglutir les aliments mais aussi de les sélectionner et les prélever, fut déchargée de ces dernières fonctions par la main, et put donc être réduite. Simultanément, la colonne vertébrale redressée permettait que la tête soit maintenant posée en équilibre sur elle, en d'autres termes que le trou occipital, par lequel le système spinal rejoint le cerveau, soit désormais médian, l'axe de la colonne passant par le centre de gravité de la masse crânienne. Alors, pour porter cette tête en équilibre et allégée d'une bouche trop forte, plus besoin de ces musculatures puissantes qui, chez les quadrupèdes et quadrumanes antérieurs, la liaient au tronc. Il suffisait d'un raccord souple. C'était la possibilité d'un cou, qui allait s'allonger, permettant les mouvements variés des organes perceptifs rassemblés dans la tête, - d'où de nouvelles distributions du monde en désignés similaires, contrastés, contigus, éloignés, - mais aussi favorisant le développement d'un appareil phonateur, d'une véritable voix.

Une *vue* focalisante, latéralisante, transversalisante et globalisante: continue/discontinue, stratégique, suspensive, avec une aptitude particulière à la mise en angles et en plans, ainsi qu'à la saisie de l'effet processionnel où des objets mobiles ou immobiles sont perçus comme glissant régulièrement les uns derrière les autres dans la profondeur (l'effet cinématographique par excellence).

L'hominien s'est doté d'un *tact* caressant, un *odorat* planeur, un *goût* substantialiste ce qui entraîna la *hiérarchie des sensations* (parfum vague de la madeleine de Proust).

La stature libère la main, le thorax qui se déploie et s'ouvre, la vue qui donne tournure au monde jusqu'à en avoir le tournis. La libération de la main devenue plane, caressante, gestuelle, sémiotique, délivre incidemment la mâchoire, disponible à la modulation : « les mains planes techniciennes, écrit Van Lier, dispensèrent progressivement la bouche d'Homo de la morsure du combat, de la mise à mort de la proie ... ». Il reprend cette idée plus loin : « à mesure que les mains d'Homo devenaient ouvrières, sa mâchoire se libéra des tâches d'attaque et de défense, de dépeçage, de broiement et de mastication lourde ».

Ainsi, la main et la bouche font couple : ce n'est plus la denture qui déchire et déchiquette, mais la main qui découpe, fragmente. Mais de même que le pied bat la mesure d'une cohésion, de même la main coupe et colle, dispose et compose. En départageant le monde d'un geste sécant, elle le réordonne. Elle articule le monde comme la bouche articule ses paroles. La section va de pair avec l'articulation.

D'où la richesse de cette racine *ar qui expose le corps (arthros = articulation, arm=jonction du bras et de l'épaule), le geste (harmoniser, armer, articuler), la juste manière (art), l'artefact (araire), ou la pensée ordonnatrice (harmonie, arithmétique). Des pieds à la tête Homo est harmonisation. Ici encore, la logique élémentaire : alternative de ce qui est disposé de part et d'autre jusqu'à la disjonction irrémédiable, ou conjonction de ce qui peut être réuni, rassemblé.

Tout l'intérêt de l'Anthropogénie est de suspendre ces débats philosophiques sur le primat du corps sur l'esprit parce qu'une appréhension corporelle du monde ne signifie pas un déterminisme du corps, cette appréhension dissocie ce qui fonctionne ensemble. L'Anthropogénie est ainsi un schème de l'alternance qui dépasse le schéma de l'alternative.

Le sémiotisme naturel du langage

Le premier langage représentait un thématiseur vocal et du geste. Le premier langage est articulable par la combinaison de l'angle larynx-pharynx et de la soufflerie pulmonaire modulable de la station debout, d'une denture omnivore égale et semi-circulaire, d'une langue capable de contacts très différenciés avec le palais et le reste de la cavité buccale, d'une mobilité du voile du palais permettant de contraster les émissions buccales et nasales. On distingue les 4 couches du langage détaillé : *phonèmes, glossèmes, syntaxèmes, le phrasé*. Tout cela a contribué à une variation, une sélection évolutive et une amplification langagière en *causalité circulaire*.

Le signe est un thématiseur pur (vs techniquement opératoire).

Les signes se réfèrent techniquement l'un à l'autre : le sabot du sanglier dans la boue renvoie au sanglier poursuivi, le marteau renvoie au clou sur lequel on frappe ; le tournevis à la vis et vice versa. Ces thématisations-là sont opératoires, ou des

présupposés de réalisations actuelles ou virtuelles ; Elles sont alors des signes ; elles désignent et signifient. Un signe est un segment technicisé qui thématise un autre segment.

Signes analogiques et signes digitaux. Les indices ont fonctionné principalement comme des signes analogiques ; les index ont surtout fonctionné comme des signes digitaux. L'indicialité et l'indexation, très naturelles au départ, glissèrent à l'institution, voire la convention, c'est-à-dire allongèrent et détendirent la distanciation (entre désignant et désigné) qu'elles comportaient.

Dimensions onto-logiques. Les destins-partis d'existence.

Ce concept clef de l'ontologie est représenté par une *topologie* (pour l'espace), une *cybernétique* (pour le temps), *logico-sémiotique* (pour les signes), *présentivité* (pour le rapport immanence / transcendance).

Le *destin* marque les généralités (acquises ou héritées) et *parti* - les singularités résultantes.

La *topologie* est le rapport que chacun établit à l'étendue, avant même la mesure et la figure, donc comme dosage original de: proche/lointain, continu/discontinu, ouvert/fermé, englobant/englobé, etc (dans la plupart des psychologies d'Homo).

La *cybernétique* couvre les rapports fondamentaux de 'chacun' à la durée, avant même l'étalon de l'heure, et concerne ses dosages de feedback et feedforward, d'action et rétroaction, de rétroaction positive et négative, de linéarité et détours, et surtout d'activité et passivité.

La *logico-sémiotique* couvre le rapport de chacun aux signes, et en particulier la prédilection pour les indices ou les index ; pour l'association, la disjonction, l'implication ; pour la disjonction inclusive ou exclusive ; pour les effets de champs logiques statiques, cinétiques, dynamiques, excités.

La *présentivité* concerne le privilège que chacun accorde, dans le couple fonctionnements/présence, tantôt aux fonctionnements, parfois jusqu'à ignorer la présence-absence, tantôt au contraire à la présence-absence, parfois jusqu'à considérer les fonctionnements comme des apparences.

La *topologie*, est une façon d'accentuer les termes dans les couples : voisin / lointain ; continu / discontinu ; contigu / distant ; ouvert / fermé ; englobant / englobé ; chemin / non-chemin, selon la topologie générale ; ou encore une des sept catastrophes élémentaires : pli, fronce, queue d'aronde, aile de papillon, ombilic hyperbolique, ombilic elliptique, ombilic parabolique, selon la topologie différentielle. (2) Une *cybernétique*, c'est-à-dire une façon d'accentuer un des termes dans les couples : feedforward / feedback ; feedback positif (boule de neige) / feedback négatif (réglage en retour) ; les modelages / les (re)séquenciations ; les études préliminaires / les essais et erreurs, etc. (3) Une *logico-sémiotique*, c'est-à-dire

une façon d'accentuer un des termes dans les couples : image / parole ; substantivation / adjectivation ; verbalisation/adverbialisation ; construction syntaxique / construction paratactique ; analogie / digitalité ; cohérence / vérificabilité; ensemble / détail, etc. (4) Une *présentivité*, c'est-à-dire une manière de privilégier, dans la pratique quotidienne, un des termes du couple ontologique et épistémologique primordial : fonctionnements / présence-apparitionnalité.

L'Anthropogénie est donc « une macroHistoire darwinienne de l' « Unique Vivant » et des équilibres ponctués d'Homo, le rapport entre une morphologie et un milieu, le lien entre un corps et tous ses possibles, Homo est la race des variations, qui fait de la variabilité non pas un mécanisme évolutif, mais un principe éducateur comme « possibilisation » du monde, ouverture et accomplissement de potentialités, À dire que Homo est l'être « possibilisateur », signifie que l'ouverture de tous les possibles est la condition même de l'homme comme être de variations. Autrement dit, Homo est darwiniennement une variation de primate, mais il est, vanlieriennement parlant, indéfiniment variation de lui-même.

Ces temps de variations posent donc une autre conception du temps de l'évolution. Elle n'est plus graduelle en une ligne continue, mais discontinue, alternant temps faibles et forts, des périodes ponctuelles d'intense activité évolutive étant séparées par de longues périodes stagnantes.

L'évolution de Van Lier procéderait ainsi de façon matérialiste : partir de la nature physiologique de l'homme, en s'appuyant sur la neurologie, pour arriver à la nature culturelle et morale, elle sort de ces querelles indécidables pour identifier le Premier Moteur, pour caler une « Cause première », pour définir le primat de la nature ou de la culture, de l'expérience ou de l'a priori, du relatif ou de l'absolu, de l'immanent ou du transcendant, du *faber* ou du *sapiens*.

La Méthode systématique transdisciplinaire cherche à se boucler : c'est un système ouvert qui n'arrive pas à atteindre le point ultime. C'est une philosophie dont l'alpha et l'omega sont inaccessibles, à l'instar du système hégélien qui finit par une citation d'Aristote sur la contemplation ouverte à la divinité. Faire système : faire en sorte que des choses diverses se réunissent en un même corps, forment un ensemble (syn) tenu par une même tresse (stéma).

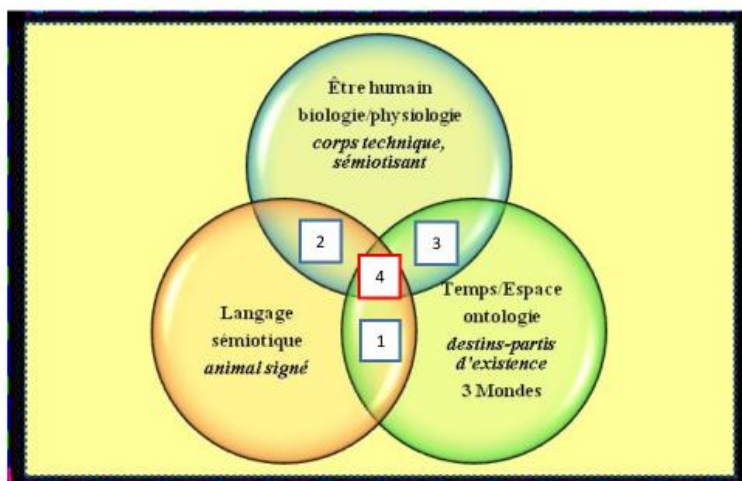


Fig. 1. La trialectique de l'anthropogénie du langage de Van Lier 1, 2, 3 – Zones d'antagonismes adaptatifs duels des pôles complémentaires (Demorgon); *métamorphose* (Morin); *dialogue procréatif* (Panikkar) ; **4**– zone de procréation (genèse) du langage humain et de l'espèce humaine suite à un processus dialogique-implicatif et circulaire des antagonismes adaptatifs de l'hominien néotène.

Cosmologie(s) de Van Lier

La cosmologie ; selon Van Lier, désigne les études scientifiques des formations du monde en général, celles de l'Univers et celles du Vivant. Celle-ci s'organise autour d'une succession conceptuelle : *continu-proche*, (*continu-distant*, *discontinu*). Le philosophe voit un ordre global (obligé) dans les développements hominiens. Il les appelle MONDE 1- celui du *continu-proche* ; MONDE 2 - celui du *continu-distant*, et MONDE 3- celui du *discontinu*. Ces trois mondes pourraient être résumés en trois mots : *dans*, *devant*, *avec*. En simplifiant à l'extrême on dirait qu'Homo et ses objets sont d'abord *dans* la nature (MONDE 1), ensuite Homo est *devant* ses objets et la nature (MONDE 2), et aujourd'hui il est *avec* ses objets et la nature (MONDE 3). Le MONDE 1 va de l'origine d'Homo à la fin des empires primaires (Sumer, Chine, Inde, Egypte). L'architecture, la sculpture, la musique, la machine sont alors *dans* la nature, selon une topologie continue-proche. Le MONDE 2 va ensuite de la Grèce antique jusqu'entour de 1900. L'architecture, le théâtre, la peinture, la machine y sont alors à « juste distance » *devant* l'homme et la nature, selon une topologie continue-distante. Le MONDE 3 commence en occident à partir de 1850 puis envahit la planète à partir de 1950. Le cinéma, la bande dessinée, la technique, les réseaux, l'écologie y sont en synergie *avec* l'homme et *avec* la nature, selon une topologie discontinue (peinture cubiste, séquences télévisées, réseau internet, etc.).

6. Concordance(s) méthodologique(s) de l'anthropogénie

L'Anthropogénie de Henri Van Lier représente un *paradigme évolutionniste (néo)darwinienne anthropocentriste* complexe et ouvert, guidé par un aller-retour entre la Réalité et la (les) condition(s) gravitationnelles de l'homme (« être à tiroirs ») : *être vivant - agir - penser – parler – socialiser*, basé sur une approche de l'antagonisme circulaire adaptatif d'un primate (hominien) néotène et de la *théorie de Holosomie* qui étudie les facultés propres à Homo : l'angularisation, l'orthogonalisation, la transversalité, la possibilisation, la segmentarisation d'un environnement comme ensemble d'indices indexables, la rhétorique corporelle, le rythme, la présentification, les effets de champs perceptifs, etc assurant une totalité explicative de la systématité anthropogénique et contribuant à une connaissance de profondeur des langues-cultures humaines.

Toutes les déterminations conceptuelles et méthodologiques mentionnées plus haut et les autres que nous n'avons pas évincer ici s'affrontent et s'interrogent mutuellement dans une perpétuelle dynamique créatrice antagoniste-adaptative, mettant en exergue une condition humaine gravitationnelle des visions « anthropogéniques des destins-parties d'existence ». La méthode de l'antagonisme adaptatif de l'hominien néotène suit une approche *circulaire, systématique, complexe, dynamique et ouverte* en suivant le mot d'ordre : différencier pour mieux intégrer, parce que le réel est dans la complexité relationnelle plutôt que dans l'opposition trop simple pour démontrer le perpétuel devenir adaptatif et/ou complémentaire du langage humain ainsi que de l'être humain.

En usant d'une *dialectique-implicative* (3 régime de science) l'*anthropogénie* de Van Lier, du point de vue gnoséologique se construit, à notre avis, sur les assises épistémologiques suivantes: trois axes ontologiques solidaires : *être - espace-temps*; une interface gnoséologique : *rationnel- réel-relationnel* et une complémentarité anthropologique: *pensée - imaginaire-symbolique*.

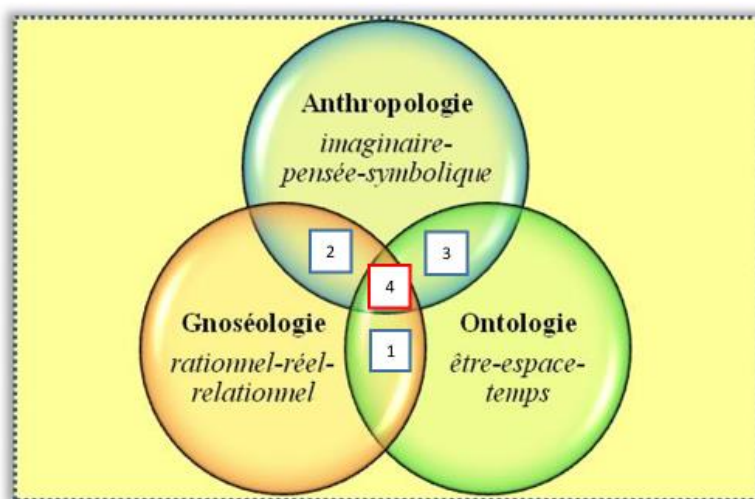


Fig. 2. L'épistémologie de l'anthropogénie du langage de Van Lier

1, 2, 3 – Zones des antagonismes adaptatifs duels des pôles complémentaires (Demorgon); de métamorphose (Morin); du dialogue procréatif (Panikkar) ; **4**– zone de procréation (genèse) de l'anthropogénie suite à un processus dialogique-implicatif et circulaire des antagonismes adaptatifs.

Conclusions

La connaissance en général, et celle du langage en particulier, ne peut décider elle-même de ses avenues sans se soumettre constamment au réel et à sa logique propre de grande complémentarité et de son ouverture à l'être. La cognition de l'essence du langage humain exige une saisie des raisons profondes, des sources de jaillissement, ancrées dans la *nature ternaire* de l'homme – physique, biologique et psychique/spirituelle – suivant un *antagonisme adaptatif ensembliste* (note6) dynamique et immuable entre ces composantes qui permettrait d'englober la complexité de l'être au monde de l'homme et de ses facultés et manifestations.

- ☞ Van Lier n'est pas un prophète du « tout biologique » et de la biologisation de l'humain parce que son anthropogénie tient à l'exercice de la complexité et de la systématité anthropologique, la recherche de fondements manquants, la rythmisation logique des résultats et l'orchestration des complémentarités de l'évolution des hominiens.
- ☞ Van Lier est un penseur non téléologique de l'évolution qui, à travers un matérialisme de la variation différentielle à modèle linguistique, de l'appariement et de la concaténation, réinscrit la métaphysique des origines de l'homme dans l'immanence et la présence.

- ☞ Van Lier est un philosophe qui distingue mais ne sépare pas, il pratique une science du « troisième régime » (note7). Son paradigme de l'évolution biologique/physiologique des hominiens, l'approche systématique de la holosomie et la méthode de pensée réticulaire (note8) ne sont pas une subordination de la linguistique au « schème intuitif de l'organisme », mais dévoilent le couplage biologique/physiologique de l'organisme avec l'environnement suite à une exaptation (note9) des parties du corps humain, de ses gestes et de son agir effectif où se vérifie la définition de l'homme comme un primate redressé devenant un technicien sémiotisant et homo loquens.

Le Langage dans la conception de l'Anthropogénie se (re)trouve dans un « paradigme perdu de la nature humaine » (Edgar Morin), régie par une complexité de trois ordres essentiellement distincts : *la réalité, le symbolique, l'imaginaire* ayant les assises dans *l'être, l'espace, le temps* et solidaires sur un axe dynamique complémentaire *réel-rationnel-relationnel*. C'est bien le cas de rappeler ici la philosophie de l'antagonisme énergétiste des trois matières-énergies de Stéphane Lupasco qui dévoile d'une manière synthétique mais visionnaire le langage des hominiens, son origine et l'évolution par des interactions dynamiques d'actualisations, de potentialisations et des états d'équilibre (état « T ») avec les trois niveaux ontologiques – physique, biologique, psychique en profilant un paradigme de l'unité et de la complexité de l'humain :

aborder le problème du signe et du signifié (du langage humain) sans les logiques d'antagonisme contradictoire des trois matières-énergies, sans les spacialités et les temporalités sociologiques qu'elles impliquent, et sans les propriétés d'actualisation et de potentialisation comme celles d'homogénéisation et d'hétérogénéisation de l'énergie, sans l'apparition et la disparition des données ontologiques de l'affectivité, sans les notions de sujet actualisateur et inconscientiel et d'objet potentialisé et conscientiel, comme de semi-sujet et de semi-objet et de la conscience de la conscience et de la subconscience, c'est se priver d'instruments d'investigation indispensables de ces phénomènes, de leur plus apparemment simple à leur plus complexe expression (Lupasco,131).

Notes

- ¹ Morin, Edgar. *La méthode. 5. L'humanité de l'humanité*. Paris : Seuil, éd. 2014, p. 35.
- ² Untilă, Victor. « Langage et réalité – paradigme(s) d'oppositions ou à la recherche du tiers inclus », *Francopolyphonie 5 : Langue, littérature, culture et pouvoir*, Chişinău : ULIM, ICFI, 2010, p. 50- 61.
- ³ Les huit « transitions majeures de l'évolution » que distinguent John Maynard Smith et Eörs Szathmáry sont : (1) des molécules répliquatrices à une population de molécules dans un compartiment (protocellule) ; (2) des répliqueurs indépendants aux chromosomes ; (3) de l'ARN comme gène et enzyme à l'ADN gène et aux protéines enzymes (code génétique) ; (4) des cellules bactériennes (procaryotes) aux cellules à noyaux et organites (eucaryotes) ; (5) de clones asexués aux populations sexuées ; (6) des organismes unicellulaires (protistes) aux animaux, aux plantes et aux champignons (différenciation cellulaire) ; (7) des individus isolés aux colonies (castes non reproductrices : fourmis, termites, abeilles) ; (8) des sociétés de primates aux sociétés humaines (acquisition du langage). qui seraient à l'origine de l'augmentation de la complexité.
- ⁴ Cortès, Jacques. « Quelques idées que m'inspire l'œuvre d'Henri Van Lier », *Monde Méditerranéen. Synergies*. N2, 2011, p. 7.
- ⁵ Ploquin, Françoise. « Rencontre avec un homme remarquable », *Monde Méditerranéen. Synergies*. N2, 2011, p. 20.
- ⁶ Demorgon, Jacques ; Etienne Klein. *La science est-elle née en Occident ? Une étude de l'œuvre de David Cosandey*. Alger : El Borhane, 2018, p. 117.
- ⁷ Demorgon, Jacques. « Histoire des sciences, histoire science, histoire entière. Figures de l'humain et Carré culturel », *Synergies Monde Méditerranéen*, n° 6 - 2018 p. 139-162. ⁸ Issue de la pensée *systémique*, la méthode de la *pensée réticulaire* en reprend les principes de base : connaissance approfondie d'un problème plutôt que résolution immédiate et superficielle ; détermination précise des facteurs d'influence ; analyse des interactions et des niveaux logiques ; élaboration d'une solution qui prend en compte les facteurs multiples et qui dépasse les simples éléments symptomatiques.
- ⁹ Exaptation - adaptation sélective ne remplissant pas les fonctions qui lui étaient initialement attribuées. Ce concept, dont l'origine du nom est attribuée à Stephen J. Gould et Elizabeth Vrba, est utilisé en biologie de l'évolution.

Références bibliographiques

Auroux, Sylvain. *La question de l'origine des langues. L'historicité des sciences*. Paris : PUF, 2007. a)

--- . « Le paradigme naturaliste », in:

hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/29/.../auroux_hel_29_2.pdf. b)

Auroux, Sylvain. Jacques Deschamps et all. *La philosophie du langage*. Paris : PUF, 2004.

Bellone, Enrico. *L'origine delle teorie. Linguaggio, evoluzione, evoluzione biologica*. Milano: Codice Edizione, 2008.

- Bergounioux, Gabriel. « La sélection des langues : Darwinisme et linguistique », *Langages*, 36e année, n°146, 2002. p. 7-18.
- Bickerton, Derek. *La langue d'Adam*. Paris: Dunod, 2010.
- Blanckaert, Claude. « Le darwinisme et ses doubles : note sur la linguistique organiciste », *Romantisme* 2011/4 (n°154), p. 65-75. DOI 10.3917/rom.154.0065
- Demorgon, Jacques ; Etienne Klein. *La science est-elle née en Occident ? Une étude de l'œuvre de David Cosandey*. Alger : El Borhane, 2018.
- Demorgon, Jacques. « Histoire des sciences, histoire science, histoire entière. Figures de l'humain et Carré culturel », *Synergies Monde Méditerranéen*, n° 6 - 2018 p. 139-162.
- . *L'Homme antagoniste*. Paris: Economica/Anthropos, 2016.
- . *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*. Paris: Economica/Anthropos, 2015.
- Dessalles, Jean-Louis. *Les Origines du langage. Une histoire naturelle de la parole*. Paris : Hermès, 2000.
- Dortier, Jean-François. *L'Homme, cet étrange animal. Aux origines de la pensée, du langage et de la culture*. Paris : Sciences Humaines, 2004.
- Durand, Daniel. *La systématique*. Paris : Poche, 2013.
- Cavalli-Sforza, Luigi Luca. *L'uomo. Animale genetico o culturale?*. Modena: Fondazione Collegio San Carlo di Modena, 2007.
- Hombert, Jean-Marie ; Gerard Lenclud. *Comment le langage est venu à l'homme*. Paris: Fayard, 2014.
- Faye, Jean Pierre. *Les voies neuves de la philosophie*. Paris : Herman, 2008.
- Fracciola, Bétarice. *Les origines du langage et des langues*. Paris : L'Harmattan, 2013.
- Tort, Patrick. *Evolutionnisme et linguistique*. Paris : Vrin, 2000.
- Сабитова, Зинаида. *Новые лингвистические направления XX–XXI вв.*
www.ejournals.eu/pliki/art/3970/
- Genin, Christophe. « L'Anthropogénie de Henri Van Lier : joindre le geste à la parole », *Rhuthmos*, 19 janvier 2012 [en ligne]. <http://rhuthmos.eu/spip.php?article494>
- Lupasco, Stéphane. *Psychisme et sociologie*. Paris : Casterman, 1978.
- . *L'Univers psychique*. Paris : Denoël-Gonthier, 1979.
- Maynard, John Smith ; Eörs Szathmáry. (trad. Nicolas Chevassus-Au-Louis). *Les origines de la vie. De la naissance de la vie à l'origine du langage*. Paris : Dunod, 2000.
- Morin, Edgar. *L'humanité de l'humanité, L'identité humaine*. Paris : Poche, 2014.
- . *La connaissance de la connaissance. Anthropologie de la connaissance*. Paris : Poche, 2014.
- . *L'aventure de la méthode. Pour une rationalité ouverte*. Paris : Seuil, 2015.
- . *Connaissance, ignorance, mystère*. Paris : Fayard, 2017.
- Patrice David, Sarah Samadi. *La théorie de l'évolution : une logique pour la biologie*. Paris : Flammarion, 2011.
- Le Tiers caché dans les domaines de la connaissance*. (sous la dir. de Basarab Nicolescu). Paris : Le Bois d'Orion, 2016.
- De la Genèse au génome. Perspectives bibliques et scientifiques sur l'évolution*. (Ouvrage collectif sous la direction de Lydia Jaeger). Éditions Excelsis, de l'Institut Biblique, 2011.
- Untilă, Victor. « Langage et réalité – paradigme(s) d'oppositions ou à la recherche du tiers inclus », *Francopolyphonie 5 : Langue, littérature, culture et pouvoir*, Chişinău : ULIM, ICFI, 2010, p. 50- 61.